

Au pays du Réel

Visite au restaurant fermé.....	1
Le défilé des femmes	6
Pourquoi est-ce important de parler de soi ?	7

Visite au restaurant fermé

J'ai rencontré un étudiant qui vient d'Iran ou d'Afghanistan, un type calme et sympa. On sort de quelque part où il y a eu une conférence ou un spectacle et on est dans la foule. Par contre, je trouve un petit garçon qui a l'air perdu ; je le prends par la main et je lui dis que je ne le lâcherai pas. D'ailleurs, je ne sais pas comment faire. Avec cet étudiant nous allons dans un restaurant où nous sommes déjà allé une fois, et pour y aller il faut descendre une échelle de bois tout à fait branlante. Certains barreaux ne tiennent pas, ça risque de casser. La hauteur de l'échelle qui semble descendre dans « rien » fait plusieurs étages, c'est vertigineux. Je descends face au vide et non face à l'échelle. Je passe sur un barreau dont je sens qu'il pourrait céder sous mon poids, et à ce moment j'ai un genou bloqué et je ne peux plus bouger. Au-dessus, les gens sont gentils, ils attendent. Puis, je sais pas comment j'ai fait, je me retrouve en bas ; c'est très sombre, quasi la nuit. On va vers le restaurant. La devanture est couverte d'un rideau, Ça veut dire qu'il est fermé. L'étudiant soulève le rideau. C'est bien fermé, il faut en trouver un autre.

Je suis sur une poubelle avec deux roues. Je me tiens debout contre sa face avant, sans savoir sur quoi je peux bien reposer les pieds mais ce n'est pas du tout la préoccupation dans le rêve. Je roule comme ça dans les rues, sur une route de campagne en pleine nuit. J'essaie de m'éclairer avec l'iPhone, mais ça ne donne pas grand-chose. J'ai fait un tour dans les fourrés pour me ralentir et essayer de remonter vers la route. Je me trouve dans une ville ... Je ne sais absolument pas où je suis. Je suis peut-être sur une place à Paris peut-être une banlieue de Paris ou une ville de province. Je demande à des gens ou je suis et ils ne peuvent le dire. Je me retrouve dans un café et je me change ; je me retrouve en slip y'a plein de gens dans ce café, mais personne ne semble me prêter attention. Je ne sais si ce n'est dans mon sac ou dans la poubelle que je prends les nouveaux vêtements. Soudain une idée me traverse : tiens je vais regarder sur le GPS, il va me dire où je suis. En plongeant la main dans mon sac, je ne trouve mon nouvel Iphone dans une pochette plastique transparente, un peu plus carré que l'ancien. Mais celui-là, je ne sais pas encore m'en servir Je n'ai peut-être même pas mis la carte Sim. Mais j'ai encore l'ancien. J'ai aussi un appareil photo très gros, très sophistiqué, vert foncé. Je cherche le bouton, l'écran, je ne trouve même pas où c'est. Je ne sais pas du tout faire fonctionner cet appareil. Et donc, toujours pas moyen de savoir où je suis.

Cette récurrence de la désorientation finit par m'indiquer clairement où je suis : au pays du Réel. Ce qui fait tout de suite un sort à la phrase que Lacan avait sortie dans *Le Sinthome* : « le réel est orientable ». C'est la réalité qui est orientable. Dans la réalité nous savons toujours où nous sommes ou, tout au moins, si nous sommes perdus dans une ville inconnue, nous savons comment nous retrouver : demander à des gens, se servir d'un GPS. Toutes ces actions supposent notre présence dans le langage, la parole

pour demander, l'écriture pour la lecture du GPS. Or, tous ces moyens, dans mon rêve, échouent. Ils représentent les vaines tentatives du symbolique pour l'entamer. Je suis dans un pays qui résiste à la symbolisation. Impossible de se retrouver. Ça, par contre, ça correspond à deux définitions que Lacan donne du Réel d'une part, c'est ce qui résiste à la symbolisation, d'autre part c'est l'impossible. Malheureusement, l'auteur le plus gongorique de la psychanalyse ne se sert de ces définitions que lorsqu'il les expose comme telles, comme définitions. Ailleurs, ses empois du terme « réel » indiquent presque toujours qu'il veut parler de la réalité. D'où la confusion sur la question de l'orientation.

C'est bien pourquoi j'ai toujours insisté sur la nécessité de parler de la pratique. A ne se cantonner qu'à la théorie, la lecture des livres, et spécialement de Lacan ne nous permet pas de nous y retrouver. Et pour le coup, nous nous trouvons devant ces écrits comme dans le pays du Réel : perdu. Je ne dis pas que cette lecture est inutile, la preuve : je me sers d'un concept de Lacan, le Réel, mais c'est la pratique qui m'oriente dans le dédales des différents usages contradictoires de ce mot par le dit-rénovateur de la psychanalyse.

Par pratique, je dois aussi apporter une précision : la pratique de la psychanalyse ne consiste ni à pratiquer exclusivement la théorie, au prétexte que ce serait aussi une pratique, ni à parler des « patients » comme dans la récit d'une cure. La pratique de la psychanalyse, c'est dans la position de l'analysant qu'elle s'exerce. C'est parler de soi, au sens de laisser *ça* s'exprimer, en énonçant son rêve, son enfance, ses amours... ainsi, c'est s'assumer en tant que sujet. Mieux : c'est se faire naître comme sujet.

C'est ainsi que les premières tentatives d'orientation dans ce pays du Réel, tel qu'ici il se présente, consistent à isoler deux personnes relativement nommable dans cette foule d'anonymes : un enfant, moi-même, un étudiant iranien ou afghan, moi-même encore. L'inconscient avait dit Freud, c'est l'infantile en nous. C'est aussi le refuge des pensées que nous avons refoulées, car elles nous terrorisent. L'Iran est un pays tenu pour terroriste et l'Afghanistan comme un nid de terroriste. Or, c'est ce que j'ai consacré ma vie à étudier.

Pour cela, comment faire autrement que de descendre dans le gouffre pour soulever le voile ? Je descends tellement dans « rien » que, dans mon rêve, je ne pense même pas à remarquer cette particularité : ce trou-là n'a même pas de bord. J'ai cependant quelques indice : je cherche un restaurant où je suis déjà allé une fois. Quel peut-il être avec ces caractéristiques ? J'y suis déjà allé une fois, pas deux. C'est sombre, vertigineux, sans bord. Je suis tout simplement en train de descendre dans le ventre de ma mère. C'est pour ça que, c'est si obscur et c'est pour ça que le restaurant est fermé : il n'est plus question de se nourrir à ce placenta là.

Les enfants, et je ne fais pas exception, ne font pas la différence entre l'estomac, l'utérus dont ils n'ont nulle connaissance, et tout ce qu'il y a dans le ventre. D'où le fantasme. Puisque les enfants ne connaissent pas l'acte sexuel, et surtout si leur mère a pu les couvrir de baisers en disant « je vais te manger ! », ils s'imaginent qu'ils sont arrivés dans son ventre par le même chemin que la nourriture. Ma descente par l'échelle donne une image de cette descente : j'y retourne à la fois pour me nourrir car ce ventre et vécu comme nourricier, et je suis en même temps la nourriture de ma mère. Tout le monde a entendu parler d'amour dévorant. On a besoin de manger pour vivre, mais une femme a besoin de cet amour d'un enfant pour désirer vivre. Ce pourquoi il lui arrive d'étouffer son enfant sous son amour, elle se nourrit de lui... ce qui fait que le moindre départ de la mère est vécu comme un abandon, un « jeté à la poubelle ». Le resto est fermé : plus de placenta. Plus de sein. Plus de maman.

Si l'amour dévorant donne une idée du comment on est arrivé dans son ventre, l'évacuation quotidienne du contenu intestinal suggère la voie dont on en sort. Ma poubelle n'est qu'une métaphore à peine plus agréable qu'une cuvette de WC. Je suis assimilé un déchet, ce qui est un euphémisme pour : une merde, même si mon rêve prend la précaution de me laisser délicatement à l'extérieur de la poubelle. J'ai assez souvent entendu cela de la part de mes analysants. Petits, lorsqu'ils questionnaient leurs parents sur leur origine, la réponse était : on t'as trouvé dans une poubelle. On ne me l'a pas dit, mais la présence de ce fantasme infantile me semble quand même bien universelle.

De moi à l'autre : je dois passer à travers le corps de l'autre pour advenir à l'existence. Je reviens dedans pour me remettre au monde, tentative de maîtrise de quelque chose d'impossible à maîtriser, l'origine. Mais ça n'oriente pas tout le Réel.

Ceci est une orientation archaïque donnant son sens au corps humain : ça va de la bouche à l'anus. Car si le Réel de cette origine sans bord n'est pas orientable, cela donne une première orientation.

A celle-ci vient se greffer une autre orientation, à laquelle les enfants sont confrontés de manière plus tardive, dans le champ de l'orientation sexuelle. Le barreau risque de casser, car une mère, ça ne satisfait pas sexuellement.

Au bord du Réel ce qui pourrait m'orienter, ce serait le phallus, sous la forme de l'iPhone, du GPS ou de l'appareil photo. Mais je ne risque pas de m'en servir, je ne sais pas : il n'est pas possible d'avoir une représentation : le Réel, c'est l'impossible.

Je suis littéralement propulsé par cette poubelle. C'est ce qu'on appelle la pulsion. Ce n'est pas moi qui me conduis : ça me conduit. Peut-être une excessive excitation anale, satisfaction serait un bien grand mot : les lavements car la poubelle qui me pousse par derrière.

Autrement dit : la source de la pulsion c'est le Réel. Ce n'est pas la même chose que la source du désir. La source du désir est le manque. Mais dans le Réel rien ne manque, pour la bonne raison qu'il n'y a aucune représentation. S'il y en avait, je serais orienté mais je ne sais absolument pas où je suis. Ça, c'est l'indice du Réel. Mais le symbolique continue, à 64 ans de distance, à faire son boulot et il trouve une orientation imaginaire. De la bouche à l'anus, d'une part et l'anus qui me pousse au cul... donc ça me pousse, je sais pas où, mais je sais au moins d'où ça pousse et c'est d'avoir retrouvé le souvenir des lavements de ma mère qui me donnent cette orientation. Le Réel se combine donc en partie à l'imaginaire de ce souvenir pour continuer le travail symbolique.

Bien sûr, par l'interprétation je peux dire : il n'y a plus personne non plus pour guider la poubelle. Elle se pousse toute seule et, du coup, elle me pousse.

Et cet étudiant qui est-ce ? J'étais avec lui à l'origine, c'est-à-dire la première fois que nous sommes venus dans ce restaurant. C'est donc un avatar de moi-même. Je le situe comme iranien ou afghan, parce que ces pays sont dits abriter des terroristes, c'est donc la part terroriste de moi-même ou celle qui serait susceptible de me terroriser. Le petit garçon est évidemment un autre avatar de moi-même.

Maintenant que j'ai identifié les personnages, qu'est-ce que la foule ? C'est la foule de mes souvenirs, et vraisemblablement la foule des gens que j'ai rencontré avant d'avoir appris à parler et à reconnaître les gens qui me sont familiers des autres. C'est une analysante qui m'a appris ça, la dame aux démons déjà citée. C'est pour ça que je suis perdu, que l'étudiant est perdu, que le petit garçon est perdu. Vous savez il y a une

phase, quand on est bébé où on a peur de tout ce qui n'est pas familier. Un étranger s'approche avec des grandes risettes, et puis on se met à pleurer : on est perdu, on ne sait pas encore qui c'est. A ces moments là, j'aurais aimé qu'on me prenne par la main pour m'indiquer mon chemin. Je dirais même : pour m'indiquer quoi dire. L'entrée dans le langage, ça ne se fait pas d'un coup, comme ça. Ça se fait petit à petit. Donc, il y a des domaines que le symbolique grignote lentement sur le Réel et des larges surfaces qui restent encore longtemps du Réel et encore maintenant que j'ai 64 ans, j'en rencontre encore et je garde la trace de ces zones, de l'époque où elles étaient Réelles même si elle se sont symbolisées depuis.

Je garde le souvenir tenace de nombreuses situations dans lesquelles je me sentais relativement angoissé et je n'avais qu'une seule chose dans la tête : « si seulement on me disait quoi dire ! ». J'avais l'habitude de ce que le dire vienne d'un autre. Il me fournissait tous les mots dont j'avais besoin. Mais devant toute situation nouvelle, je n'avais encore pas appris à analyser la situation moi-même ce qui veut dire : à symboliser ce qui se présentait comme un pur Réel.

C'est là qu'il faut faire une distinction entre deux types d'impossibles :

- l'impossible Réel par lequel il est impossible d'accéder à une représentation. C'est plutôt la situation infantile.
- L'impossible issu d'une contradiction entre représentations.

Le premier représente ce que Freud avait appelé le refoulement originaire, le second, c'est le refoulement proprement dit. Lacan ne fait pas la différence entre ces deux impossibles, c'est pourquoi il est bien difficile de s'y retrouver dans son enseignement, d'autant qu'il emploie presque toujours le mot « réel » dans le sens de « réalité » alors qu'il l'a lui même défini comme l'impossible et ce qui résiste à la symbolisation. La réalité n'est évidemment pas du tout impossible, et se présente bien au contraire comme ce que nous avons symbolisé de notre environnement extérieur ce qui nous permet de symboliser en retour une image du corps.

Dans mon rêve, nous avons les deux :

- Le Réel de la foule, du vide face auquel je descends, du noir, de la poubelle, qui me propulse sans que je puisse rien contrôler, de ces appareils censés m'orienter, où au moins enregistrer des images, et que je ne sais absolument pas faire fonctionner. Ceci s'interprète ainsi : face à tout ce Réel les appareils du symbolique sont bloqués. Ils ne peuvent rien faire, je ne peux rien faire avec eux ; là où ça est, là, je ne peux advenir.
- La contradiction qui se présente au moment où je descends de façon bien imprudente par cette échelle branlante. Elle survient au moment où je suis en plein milieu c'est-à-dire ni en haut ni en bas. A cet endroit, je suis bloqué. Bloqué, ainsi que je vous l'ai représenté sur cette bande de Moebius, cette dernière étant l'outil le plus abstrait permettant de représenter tous les paradoxes. C'est donc bien une contradiction entre deux représentations, celle du haut et celle du bas, c'est-à-dire le désir de descendre et la peur de descendre. Car face au vide du sexe féminin, ou au noir des poils pubien, ou de l'intérieur du ventre, je n'ai aucune représentation, mais j'en fabrique aussitôt une : c'est celle de la castration ; la castration dispose d'une représentation, celle du phallus, et se donne aussitôt l'explication : s'il n'y a que du vide, ce n'est pas parce que c'est naturellement ainsi c'est parce que ça a cassé. Ainsi en est-il du barreau de l'échelle qui risque de casser. La menace de castration vient

donc freiner l'élan de curiosité sexuelle qui m'entraîne à cette exploration du vide et du noir. Je suis bloqué.

Mais le fait d'avoir exploré cela pendant des dizaines d'années fait que je ne reste pas bloqué longtemps. Autrefois la menace de castration m'aurait fait fuir d'une manière ou d'une autre, par exemple en provoquant le réveil pour éviter cette vision terrible, ou pour éviter la chute, dans le cas où je suis moi même assimilé au phallus de ma mère. A présent je passe outre la menace et je descends quand même. Mais pour trouver quoi ? Rien. C'est fermé. Depuis longtemps, depuis 64 ans pour être précis. Il faut trouver un autre restaurant, c'est-à-dire une autre femme. J'ai compris que j'étais dans une zone interdite, en même temps qu'elle est impossible. Je veux dire que, de même que le sexe féminin s'est révélé impossible à représenter, je remplace cet impossible par une représentation de l'interdit : c'est l'interdit de l'inceste qui s'assume par le biais de la menace de castration.

De plus, cet impossible, déjà interprété comme interdit, je l'interprète dans le rêve par un rejet : je ne suis qu'un déchet je suis à la poubelle. Je fais donc à la fois preuve d'invention pour fabriquer une théorie sexuelle infantile, celle d'une traversée du corps. Je suis rentré par une bouche assimilée au vagin, j'ai été digéré, et j'ai été rejeté comme une merde. C'est-à-dire qu'à la partie du corps féminin qui reste dans le Réel, le sexe, correspond une partie de moi qui reste impossible à symboliser, celle où je suis assimilé à un déchet. Cette partie là, où Je n'ai pas pu advenir, elle reste incontrôlable.

Donc nous avons le Réel dont on ne peut rien dire, qui est impossible, et ce qui se tient au bord du Réel qui est interdit, car les représentations contradictoires sont interdites. Cet interdit est soutenu essentiellement par la menace de castration dont éventuellement l'agent sera repéré comme le père. Ce n'est pas du tout évident que ce soit toujours le cas et, par exemple, dans ce rêve-là, il n'y a nulle trace de père. Contrairement à ce que certains soutiennent, l'inconscient n'est pas tout Réel. Il y a du Réel, mais il y a aussi du fantasme, il y a de l'impossible, mais il y a aussi de l'interdit.

Et il y a des impossibles dans la réalité, des impossibles parfaitement repérés et symbolisés : je ne peux passer à travers les murs, je ne peux pas sauter du 23^{ème} étage sans que ça soit suivi de quelques dommages corporels. Il y a même, pour cela une équation très simple donc parfaitement symbolique, la loi de la chute des corps. Pour l'impénétrabilité de la matière, il y a une loi aussi, celle de l'espace nécessaire à une particule : dans tel cube d'espace, parfaitement mesuré, même s'il y a du vide autour de la particule il ne peut y avoir une autre particule. Là, il s'agit de la réalité. Mais dans le Réel il n'y a ni loi, ni orientation, ce qui permet de dire par analogie que la réalité qui n'a encore pas été symbolisée par les scientifiques ce serait ça, le Réel. Seulement par analogie. C'est ce qui mobilise leur curiosité, et c'est en cela que ça les aide eux aussi à se construire comme sujet. Mais c'est différent en tant que ce qu'ils trouvent au bord de ce Réel, eux, c'est la naissance de l'univers, tandis que nous, nous y trouvons la naissance du sujet. C'est pour ça que ce n'est qu'une analogie.

Le tour que je fais dans les buissons pour essayer de me ralentir n'est pas très efficace, mais c'est un tour dans les poils pubien pour tenter de retrouver quelque chose de compatible avec du connu pouvant contribuer à une maîtrise.

Je suis donc complètement perdu. Je demande à des gens et ils ne peuvent même pas me dire : voilà, il n'y a pas de lettre et il n'y a pas non plus de signifiant. Si je me retrouve à me changer et en slip devant plein de monde, c'est que ce sont des allusions à des souvenirs infantiles, lorsqu'on me changeait devant des gens. C'est là que je me mets à tripoter tous ces appareils électroniques, tous comme possibles représentations phalliques pour compenser l'absence de représentation du vide féminin. Comme il a été

possible que j'ai tripoté mon zizi en profitant de ces moments de change, en me demandant ce que je pouvais bien faire de ce truc là, et commençant à pressentir que ça pouvait me servir de GPS dans le monde de la réalité, c'est-à-dire que ça allait me donner une orientation vers les femmes. On ne peut se savoir d'un sexe que lorsqu'on a rencontré la différence des sexes. Au départ, on peut bien vous dire : t'es un garçon, t'es une fille, ça ne marque pas, ça ne prend pas signification. Ça prend signification lorsqu'on a rencontré la différence des sexes, et alors on l'interprète pour soi comme s'il s'agissait de castration. Evidemment on n'en parle pas car tout l'entourage tait soigneusement toute information sur le sujet. Ou alors dans les couples progressistes on donne des explications d'ordre anatomique et pourquoi pas ? Mais la castration c'est tellement douloureux que l'enfant refoule ça immédiatement, le transférant sur l'un des nombreux symptômes de l'enfance : peur du loup, peur du vide, peur des insectes, etc. chez les adultes il ne vient à l'idée de personne que ce sont des transmutations de l'angoisse de castration, ou l'envie du phallus, version fille. Ce n'est pas l'envie du pénis, car le pénis est l'organe masculin, anatomique, auquel répondent les organes génitaux féminins, anatomiques eux aussi et produit de l'exploration scientifique, impossible d'accès pour ce moment de l'enfance. On ne saurait envier l'organe de l'autre en toute bonne raison ; sauf qu'il ne s'agit pas de raison, mais de folie, pas de savoir conscient mais d'inconscient.

Tous ces appareils sont aussi des représentants de la représentation. Ne pouvant rien trouver en place de sexe féminin, ne pouvant pas aborder ma mère puisqu'elle est fermée, même la mère nourricière, qui nourrit autant le ventre que les fantasmes, j'en suis réduit à produire une représentation de l'appareil à représenter : appareil photo, iPhone qui est un micro ordinateur, GPS, censé donner une image de moi dans le monde. Il y a en a plusieurs, car tous sont en échec.

Je demande à des gens de me dire : je dis cela pour décrire la scène mais je n'entends aucune parole, ni de moi ni de mes interlocuteurs. De toutes façon ce que j'en retiens, c'est justement qu'ils ne peuvent rien dire. Voilà : ça date de l'époque où je ne pouvais rien dire, ni rien entendre des gens qui m'entouraient. Et de ce fait, j'étais perdu.

Pas de parole, pas d'image non plus puisque je ne peux pas me servir de mon appareil photo.

Le défilé des femmes

Je dois retrouver une actrice que j'ai connue autrefois, très belle, très très belle, très brune. Elle fait des tableaux en feutrine ou je fais des tableaux en feutrine où je la représente ; enfin elle est représenté dans le décors que je fais ; c'est pour un émission de télé ; y'a eu un appel pour ceux qui la connaissait, pour témoigner ; j'y vais, même si je l'ai très peu connue, mais je pense qu'elle se souviendra de moi. Pour ça il faut aller en Syrie, qui est située quelque part au sud de la France au delà des Pyrénées ; est ce une bonne idée d'aller en Syrie en ce moment. Ils risquent de me fouiller et ils risquent de trouver une enveloppe telle les enveloppes d'euros que j'ai chez moi mais je sais plus si c'est des eurs ou de la monnaie syrienne. Je débarque dans une petite ville au bord de la mer, ce n'est pas en Syrie, c'est juste avant la frontière ; je débarque dans une maison où il y a des tas de gens. Une petite fête pour le reportage ; je la vois tout de suite au milieu des gens et elle tient sa robe relevée pour que tout le monde voie bien qu'elle a des jambes artificielles. Y'a une articulation artificielle au niveau du genou qui ressemble à un diabolo. L'autre jambe est

aussi mal en point. Mais les jambes sont jolies elle est toujours très jolie. Elle a un air très triste, les cheveux courts, comme autrefois elle me voit je vois qu'elle me voit mais je n'ose pas l'aborder, je crains de la déranger parmi tous ces gens d'autant qu'y a une interview en ce moment dans un coin de la pièce un buffet ressemblant à celui de ma mère ; y'a des gens accoudés Je reconnais Kelly Reilly (vue dans le casse tête chinois) qui me fait un petit sourire car elle me reconnaît et une actrice algérienne enfin beur, car on se connaît aussi elle me fait un grand sourire et un salut on se connaît aussi. Ça c'est Zoré et Hayat.

Je vais bientôt passe à la télé pour parler de cette actrice ; elle ressemble un peu à Béatrice Dalle ou à Evelyne.

C'est une revue de toutes les femmes que j'ai côtoyées. Les tableaux en feutrines évoquent Françoise, Françoise c'est ma mère. Son aspect et la Syrie Zoré, bien que ce soit juste à côté, l'Iran. Au delà des pires aînés il faut entendre et donc là, il s'agit de ma mère. Je suis appelé à témoigner, publiquement, puisqu'il s'agit de la télé. Il s'agit donc de parler de cette vieille connaissance. C'est elle que j'ai chaque fois cru retrouver dans chacune de mes conquêtes. Elle a des jambes artificielles et je note surtout l'articulation du genou, comme le genou bloqué dans le rêve ci-dessous ; c'est la même nuit, pas étonnant. Je n'ai aucune douleur au genou en ce moment. La rotule est normalement quelque chose de proéminent. Là le diabolo rappelle bien plutôt un sexe féminin. Voilà pourquoi je suis bloqué du genou dans le rêve suivant. Le casse-tête chinois évoque Xiaoxi, et Kelly Reilly actrice anglaise, évoque le fait de parler anglais avec Hong Lin. C'est l'ex femme de Romain Duris auquel je m'identifie volontiers, tandis que sa nouvelle femme est une femme de complaisance, une femme chinoise qu'il a épousée parce qu'elle est américaine et qu'il avait besoin de la nationalité.

Je pense à la petite fête que mon père raconte à propos du centenaire qui a un père alcoolique. Je me suis arrêté avant la frontière c'est-à-dire avant les Pyrénées c'est-à-dire à Montpellier. Sous chaque chose d'apparence actuelle je trouve des choses anciennes. C'est de ça dont je dois parler.

Il s'agit d'interroger la mémoire pour obtenir une représentation, puisqu'il s'agit de la télé. Ces femmes évoquent surtout la confusion des langues, ce sont surtout les étrangères que j'ai connues, parlant anglais ou chinois. C'est encore une fois : muet devant le sexe féminin, qui reste une langue étrangère, je tente une représentation de l'appareil à représenter. C'est une actrice : je li confie le soin de monter sur scène pour la représentation.

Je n'ose pas lui parler, je n'ose pas l'aborder : là non plus il n'y a pas de parole, ce qui renvoie à la fois à l'ancienneté de mon rapport à ma mère, datant d'une époque où il n'y avait pas de parole, et où même le français était pour moi langue étrangère. (cf le rêve des borborygmes, ou celui où je suis censé apprendre le russe)

L'articulation du genou c'est je-nous, c'est-à-dire le langage tel qu'il me permet de m'articuler avec le monde qui m'entoure. Le diabolo est un jouet qu'on lance en l'air : il s'agit de s'envoyer en l'air, et de jouer surtout, avec ce sexe féminin comme avec un jouet séparable qu'on peut envoyer en l'air et qu'on peut récupérer ensuite : une tentative de maîtrise. Il s'agit du fort-da, ce qui articule la présence et l'absence.

Pourquoi est-ce important de parler de soi ?

Pourquoi, dans toutes mes communications, je parle de moi ? Parce que je considère que la psychanalyse, c'est ça. Là où ça était je dois advenir. Je n'adviens que si

je prends la parole, si je cesse de me retrouver comme le petit garçon perdu qui fait un appel intérieur désespéré à la parole de l'autre. Or bien sûr qu'on peut faire appel à la parole de l'autre tout au long de sa vie, et c'est pourquoi on peut faire appel à la parole de Freud, de Lacan les grands ancêtres. Mais on restera toujours perdu si l'on s'en tient à la citation des auteurs ; il faut trouver sa voix, sa propre voix. On ne peut pas en rester au jakadi. Et pour dire quelque chose de pertinent sur l'inconscient, c'est-à-dire sur le non savoir il ne s'agit pas d'aller tout le temps chercher le savoir chez les auteurs dits autorisés, sinon on ne risque pas de s'autoriser de soi-même. Je vais donc arrêter de dire « on ». Je ne peux que laisser ça parler. Ce que je viens de faire ; et, de l'avoir laissé parler des années de cette façon là c'est-à-dire pas seulement d'une façon destinée à reconstruire, dans une analyse mais d'une façon qui construit la théorie, par l'interprétation, ça me donne une assise sûre pour interpréter voire de corriger le discours des fondateurs de la psychanalyse, qui est tout sauf un absolu.

Les auteurs sont remplis de contradictions ce qui explique que chacun puisse lire le Freud qui lui convient le Lacan qui lui convient. S'appuyer seulement sur le bout d'auteur qui nous convient ça peut pas nous mener loin par contre lorsque Je l'aouie sur mon expérience, non seulement je sais où je vais, mais je peux à mon tour aider quelqu'un qui est perdu, à s'y retrouver. Voici l'exemple du rêve de David et la façon dont je l'ai interpellé.

Exemple de rêve semblable chez quelqu'un d'autre : David qui raconte ça : *je suis dans Juvisy, je dois tourner à droite dans une rue et je me trompe je vais plus loin et je m'en aperçois alors je reviens... tout du long de la rue, il y a une sorte de boyau... qui se transforme en colonne vertébrale auparavant j'avais rêvé de ma mère qui enfin c'était d'abord un squelette qui se transformait en ma mère ; dans la rue, ce boyau se mettait à gonfler et ça empêchait que ça passe enfin que ce qui était dedans puisse passer je ne savais pas comment en sortir. J'étais perdu.*

C'est quoi ce tuyau ? un boyau

Qu'est-ce que vous faites là à suivre un boyau ? vous êtes où ? Dans le ventre de ma mère.

Quand ça devient un os des vertèbres, il dit : ah oui ça devient dur c'est comme mon sexe... en même temps il se construit une colonne vertébrale, il devient Je, en retournant se confronter au sexe maternel et à la mort ;

Ceux qui ont fait une analyse en savent quelque chose. Parfois le symptôme disparaît très vite ; parfois il persiste. Mais toujours, le sujet acquiert une meilleure connaissance de lui-même. De ce fait il naît. Ce n'est pas pour rien que les abords du Réel se parent des attributs imaginaires de la naissance. Car il n'y a que peu de chance pour que ce soit un souvenir, de la naissance ou de la conception ou de la castration. Par contre il y a toutes les chances que ce soit une reprise de traces laissées par ces événements dans un imaginaire ultérieur, afin de leur donner une portée symbolique en les incluant dans une chaîne, comme dans l'histoire d'Emma. De cette façon le symbolique avance. Qu'est-ce qui est produit dans l'abord du Réel ? toutes les manières possibles de s'imaginer un appareil qui engendre ou qui conserve des représentations. Et cet appareil c'est le sujet, avec son clivage.

Le schéma I

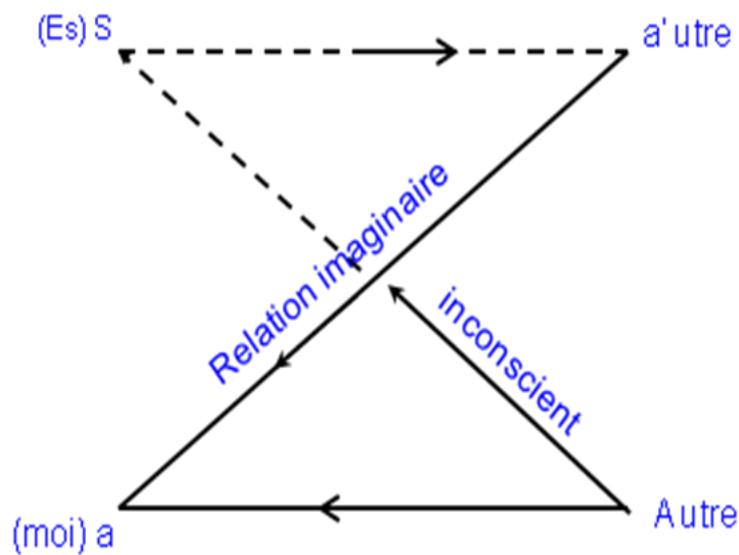


Schéma L

Voilà le schéma que Lacan produit au séminaire 3. Il en fait de l'imaginaire et du symbolique des entités semblables qui auraient une consistance, il en fait les deux bords de la bande de Moebius, or les deux bords de la bande de Moebius, c'est le même bord. Quelque part, ça voudrait dire que l'imaginaire, c'est le symbolique. Ce qu'il cherche à dire et qu'il n'a pas encore trouvé à cette époque il le trouvera au séminaire 23, le Sinthome c'est-à-dire 20 ans plus tard. Ce qu'il cherche à dire (on ne peut dire ça qu'après coup évidemment), c'est que qu'il n'y a pas d'imaginaire sans symbolique, pas de symbolique sans imaginaire : pas de surface sans trou, pas de trou sans bords. L'erreur que ça lui fait commettre est bien dans l'air du temps : l'analyste est requis de ne pas mettre son moi en jeu. En même temps c'est juste : il ne s'agit pas de mettre son moi en avant, mais ça a été compris comme si l'analyste devait complètement se retirer de la relation, alors qu'il est bien indiqué qu'il est en jeu dans la relation symbolique. Dire qu'il doit occuper la place du grand Autre est un effet de volonté consciente : dans les faits il y est impliqué comme sujet, mais ce sujet qui est Autre, celui qui habite l'autre appartement.

Le symbolique c'est le trou, par la confrontation au trou imaginaire de la castration. L'invention imaginaire de la castration, c'est le témoignage du travail du symbolique sur le Réel : c'est exactement ce qui se passe lorsque je descends à cette échelle branlante. Je descends vers du vide, de l'obscur, et du fermé. Mais dans ma descente, je suis pris de ce blocage du à la menace de castration. C'est au bord dur Réel que se forge, grâce au symbolique, de l'imaginaire.

Ne pas confondre ce vide et le trou : le vide en question c'est l'absence de représentation, le trou c'est une représentation qui se forge sur ses bords et qui permet de dire : dans le trou il n'y a pas de représentation, mais c'est ce qui permet la tenue de la représentation. C'est la fonction qui fabrique des représentations. Autrement dit le trou est une des représentations possibles du sujet. En ce sens ça n'a pas grand-chose à voir avec le moi. L'opposition du trou et de la surface est de l'ordre du *fort-da* : ce n'est plus un bloc impossible à entamer, c'est une structure langagière.

La ligne *a-a'* est celle de la vie quotidienne : on est poli, on refoule sa violence aussi bien physique que verbale ; on refoule les question sexuelles et tout ce qui concerne les questions de pipi caca. On ne parle pas de ses rêves, on ne parle pas de soi/ je veux dire qu'il est permis de parler du moi dans sa zone exclusivement sociale : je fais tel métier, j'habite tel quartier, j'ai une belle voiture, que pensez-vous du nouveau

gouvernement, etc. ... ou alors dans nos cercles intellectuels : je fais de la théorie, mais je ne parle pas de moi. Je veux dire : faire de la théorie est un façon de faire valoir son moi, mais le sujet n'a pas droit à la parole. Par conséquent sur quoi s'appuie-t-on pour faire une théorie du sujet ? Certains m'ont argumenter, à ce propos : ce n'est pas ma petite affaire qui est en question. Ce n'est pas de moi dont il s'agit. Certes mais de ce fait, confondant ça et moi, ils empêchent aussi ça de parler. Ce que je fais en parlant de mes rêves, c'est laisser ça parler et c'est ça qui donne la matière à construire la théorie, en direct, comme je le fais en ce moment. Les rêves, c'est la voie royale d'accès à l'inconscient, et je ne vois pas bien comment on peut s'en passer.

Nous avons vu que le branche *a-a'* ne peut pas être conçue comme de même nature. Car en fait il n'y a pas de symbolique sans imaginaire. On ne peut pas couper court à l'imaginaire en s'imaginant que ça va favoriser le symbolique. C'est exactement le contraire ; c'est pourquoi Lacan en est venu à cette formule : il n'est de désir que de l'analyste. Si on se coupe de toute parole allant dans le trou, on reste dans la politesse sociale : je ne vais pas dire ce que je pense parce que pense qu'il risque de penser que je pense du mal de lui. Réflexion de miroirs qui se font face à l'infini. C'est ce qui risque de déborder sur l'autre versant. Sachant que le versant de l'inconscient déborde bien souvent dans le champ de la politesse par le lapsus, par exemple, ou par quelqu'un qui se risque à raconter un rêve, ou à donner à son symptôme un autre sens que le sens médical. On peut bien comme ça construire une théorie qui se base sur la logique : Freud déduit l'existence du refoulement originaire d'une nécessité logique, mais il n'en a pas moins repéré l'ombilic du rêve, quoiqu'il n'en ait pas dit grand chose. C'est pourquoi je trouve intéressant et important d'en dire quelque chose aujourd'hui.

Si l'on pose des restrictions sur la parole « de ville », et donc la théorie de la psychanalyse, celle-ci va s'en trouver affectée aussi. Il est vain de penser que les deux bords de la bande de Moebius ne sont pas le même. Intuitivement, Freud avait compris ça en écrivant la Traumdeutung et la psychopathologie de la vie quotidienne. A l'inverse Lacan a accentué les restrictions en ne parlant jamais ni de lui, surtout pas, ni de sa pratique. Et il a augmenté le malentendu en affirmant, ce qui est repris partout aujourd'hui, qu'il était analysant à son séminaire. On n'est pas analysant en ne parlant que de philosophie, de logique, de topologie, et de théorie analytique. Par contre la théorie analytique pourrait énormément bénéficier d'une libération de la parole du sujet, du ça, si on le laisse parler.